

OSER

L'INTERCULTUREL ET L'INTERRELIGIEUX

Paroles et engagements de jeunes
Université d'été Young Caritas 2017

secours-catholique.org

 [caritasfrance](https://twitter.com/caritasfrance)

 [Secours Catholique-Caritas France](https://www.facebook.com/Secours-Catholique-Caritas-France)

youngcaritas.siege@secours-catholique.org



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**



© GAËL KERBAOL / SCCF

**PLUS DE 700 JEUNES DE 40 NATIONALITÉS DIFFÉRENTES,
CROYANTS OU PAS, CHRÉTIENS ET MUSULMANS...**

SOM- MAIRE

LE MOT D'INTRODUCTION	3
S'ACCUEILLIR	4
SE CONNAÎTRE SOI-MÊME	8
SE DÉPLACER	12
S'ENGAGER	18
ET MAINTENANT... « OSONS ! »	22

LE MOT D'INTRODUCTION

Pour la 4^e édition des Universités d'été des Young Caritas, plus de 700 jeunes se sont réunis à Saint-Malo en août 2017. L'objectif : travailler un des enjeux majeurs de notre temps, la rencontre interculturelle et interreligieuse.

La pluralité culturelle et religieuse était au rendez-vous avec des participants venant des quatre coins de France, mais aussi des cinq continents. La très grande diversité sociale également, avec de nombreux parcours de vie traversés par la misère, l'exil, l'isolement. Ce qui nous a réunis, c'est notre envie de construire une société et une Église plus justes et plus fraternelles.

Plus que des concepts à s'approprier, nous avons voulu vivre une véritable expérience de rencontre et d'enrichissement culturel et spirituel par le respect de la liberté et la considération de chaque personne. Les rendez-vous quotidiens en petites équipes, les 90 ateliers à la carte, les célébrations religieuses, le temps inter-spirituel, la parade sur les remparts et la conférence dans la cathédrale de Saint-Malo mais aussi la plage, les repas, le sport ont été autant d'occasions de construire cette culture de la rencontre.

Cette Université construite par les jeunes est comme une exploration de la rencontre interculturelle. Le fil rouge des quatre jours s'articule autour de quatre verbes :

- ▶ S'accueillir, ce tout premier moment, qui peut être furtif ou prendre la forme d'un gros choc culturel qui me percute dans mes émotions et mes valeurs.
- ▶ Se connaître soi-même, quand la rencontre de l'autre m'apprend sur moi-même.
- ▶ Se déplacer, quand je découvre l'autre pour lui-même sans lui accoler mes propres références.
- ▶ Et enfin s'engager ensemble, à partir de nos différences et de nos envies communes.

L'expérience partagée dans ce livret est un témoignage pour les personnes de bonne volonté et une réponse à l'interpellation du pape François lors des Journées mondiales de la jeunesse de Cracovie en 2016 : « Aujourd'hui, nous les adultes, nous avons besoin de vous, pour nous enseigner à cohabiter dans la diversité, dans le dialogue, en partageant la multiculturalité non pas comme une menace mais comme une opportunité : ayez le courage de nous enseigner qu'il est plus facile de construire des ponts que d'élever des murs ! ».

Victor Brunier

Chargé de projet interculturel et interreligieux

S'ACCUEILLIR

Dès le premier jour, les 700 participants ont été invités à se réunir en fraternités. Des groupes d'une dizaine de personnes qui ne se choisissent pas. « On nous a donné des enveloppes, avec un chemin à suivre, explique Jeanne, bénévole du Secours catholique à Quimper (Finistère). « À certains endroits, on ouvrait une enveloppe. Il y avait un sujet, une question posée sur la vie, sur la mort, sur notre parcours, sur l'amour. On échangeait entre nous. Dans ma fraternité, *Les bigoudènes au taquet*, nous sommes ainsi entrés au cœur de la vie de l'autre ». Les participants ont été soumis à des questions comme « Quel événement a particulièrement marqué ton enfance ? », « Qu'est-ce qui te rend triste ? » ou encore « Quand as-tu pleuré pour la dernière fois ? ». « Dans notre groupe, il y avait des migrants, des gens qui viennent de loin, qui nous ont parlé de leur enfance, de leur famille, de leur parcours. Quand quelqu'un racontait, il fallait peut-être nous imaginer nous aussi dans cette situation. Ça nous amenait à parler de nous », confie la Bretonne, de confession catholique.

De son côté, Felona considère que « les questionnaires étaient trop complexes et trop intimes. Il faudrait utiliser des termes plus simples pour que tout le monde comprenne », fait remarquer la Malgache, catholique et référente Young Caritas à Poitiers (Vienne). « Cependant, malgré la complexité de certaines questions, on a tous essayé d'y répondre, sans barrière. Il y avait une réelle facilité d'échange et d'écoute », assure-t-elle.

Pour Mathilde, de la délégation Young Caritas de Créteil (Val-de-Marne), elle aussi de confession catholique, « les questionnaires en fraternité ont été une expérience à la fois surprenante et très intéressante, parce que c'était des questions que l'on ne se pose pas forcément à soi-même, ni entre amis. Aborder ces questions avec de parfaits inconnus, ça obligeait à réfléchir d'une manière différente que dans un cadre familial. Par exemple, une question était : 'comment tu te vois dans dix ans ?' On peut donner des réponses toutes faites à ses amis mais, en s'exprimant face à un inconnu, on va étonnamment plus au fond des



« Qu'est-ce que c'est mon pain quotidien ? C'est ma part d'amour des autres, c'est à dire l'amour que je leur destine et l'amour qu'ils me destinent. Et quand je regarde, dans la vie quotidienne, les visages des gens et que je ne retrouve pas le reflet de la lumière divine, je ressens une détresse. C'est plus fort que moi, c'est mon problème, c'est mon angoisse existentielle. Mais cette lumière peut venir du visage d'une agnostique ou d'une athée, d'un ouvrage littéraire, d'un morceau de musique, d'une fleur ou d'un témoignage. »

Khaled Roumo,
poète musulman et intervenant durant l'Université

choses. Ces échanges intimes, dès le départ, obligent à créer du lien ».

Marion, bénévole à Young Caritas dans l'Essonne, estime que « le plus difficile, quand on rencontre quelqu'un qui n'a pas la même culture que nous, ça commence par savoir comment dire bonjour. Ce n'est pas naturel pour tout le monde de faire la bise. Ça peut vite mettre dans l'embarras. Mais une fois cette étape franchie, ça vient assez naturellement. On trouve vite des sujets pour discuter ensemble ».

UNE NOTE JOYEUSE ET DÉCOMPLEXÉE

Écouter et être réellement attentif à l'autre n'est pas une mince affaire : ça ne se fait pas naturellement... À Saint-Malo, tout était fait

pour sortir de sa carapace, jusque dans les repas. « On comprenait, par exemple, que c'était important pour les musulmans d'avoir un repas hallal », se souvient Jeanne. « D'ailleurs, il y avait beaucoup plus de monde à la queue hallal et sans gluten que dans la queue des menus classiques, les migrants et réfugiés formant une grande partie des participants de l'Université », précise Geneviève, animatrice salariée du Secours catholique à Créteil.

Le banquet d'ouverture a été, pour beaucoup, l'occasion de découvrir et déguster mets africains, asiatiques ou encore locaux, chacun ayant apporté des plats très divers. Les crêpes et galettes saucisse ont été à l'honneur. Bretagne oblige. Des découvertes savoureuses pour certains, mais qui pouvaient prêter au quiproquo. « On a distribué les galettes bretonnes et les crêpes à tout le monde, sans expliquer ce qu'était une crêpe, raconte Marion, bénévole Young Caritas dans l'Essonne. Tous les migrants que j'ai rencontrés avaient mis de la mayonnaise sur leur crêpe. Il y a eu des énormes fous rires pendant tout le repas ».

Une ambiance simple et fraternelle. « Les gens ne s'asseyaient pas forcément à côté de ceux qu'ils connaissaient. Ils allaient vers des personnes nouvelles, avec le souci de connaître l'autre », se réjouit Daniel, Congolais de confession protestante baptiste et référent Young Caritas à Créteil. Une facilité d'échange confirmée par Vincent : « Il y avait vraiment cette volonté de rencontre, de voir qui on est et ce qu'on fait au quotidien. On était souvent dix à discuter, sans savoir d'où l'on vient, et ça fait un bien fou. La même ambiance transparaissait dans les soirées ou dans les différents temps collectifs ».

Une simplicité que Mathilde a perçue dans la pièce de théâtre proposée à l'ouverture : « C'était de la caricature des jeunes qui étaient là. On pouvait tous se reconnaître dans chacun des personnages et, en même temps, ça disait quelque chose de vrai. Ça a permis de lancer l'Université sur une note joyeuse et un peu plus décomplexée ».

Une dimension interconfessionnelle, internationale, interculturelle mais aussi intergénérationnelle. « Il y avait majoritairement des jeunes, mais aussi des enfants et quelques

adultes plus âgés », révèle Jeanne.

« Le Secours catholique a une réelle capacité à initier la rencontre et à la vivre pleinement », témoigne Vincent Hardouin. L'animateur de l'Association pour la formation des cadres de l'animation et des loisirs (Afocal) a proposé des ateliers. « Je retiens la richesse des rencontres, des échanges avec des gens que je ne connaissais pas au départ et que j'avais l'impression de connaître depuis dix ans ensuite », poursuit le délégué régional de l'Afocal pour la Normandie. ■

UN MERCI

PARTICULIER À NOS PARTENAIRES AYANT PARTICIPÉ À L'UNIVERSITÉ YOUNG CARITAS 2017

Caritas Brésil, Marcho Doryla, Accolades, Vie et spiritualité musulmane de France, Mission de France, CERAS (Centre de recherche et d'action sociale), Points-Cœur, Délégation diocésaine pour les relations avec les musulmans de Créteil, Service National des relations avec les Musulmans, Elan Interculturel, Cultures et Religions, Coexister France, Afocal (Association pour la formation des cadres de l'animation et des Loisirs), Fidesco, Plateforme Palestine, Les Franciscains, Délégation catholique pour la coopération, Convivencia, Caritas Ruyigi (Burundi), Mouvement des Travailleurs sans Terre (Brésil), Caritas Thies (Sénégal), Caritas développement Niger, Youth For The Future (Tchéquie), Caritas Géorgie, Mahapach Taghir (Israël), Caritas Dakar (Sénégal), El Nahda Association (Egypte), collectif Ensemble contre la Traite.

SE CONNAÎTRE SOI-MÊME

« **E**n écoutant l'autre pour mieux le comprendre et l'accueillir, je me suis retrouvée. Je suis revenue transformée de Saint-Malo », confie Jeanne. Car pour aller vers l'autre, il faut d'abord se connaître soi-même, en son for intérieur. C'était l'un des objectifs de l'Université d'été.

« Le thème étant l'interculturel et l'interreligieux, on s'attendait de vivre à travers les autres, remarque Felona. Mais finalement, ce qu'on a vécu, c'est l'autoévaluation de soi-même. L'objectif n'était pas forcément de s'adapter aux autres mais de se poser la question sur soi-même ». La Malgache a notamment été bouleversée par un atelier où deux participants devaient se regarder les yeux dans les yeux : « Ça m'a trop intimidé. J'ai toujours pensé que j'étais quelqu'un de dur, car je n'ai jamais peur des problèmes, j'arrive toujours à les surmonter. Mais là, je me suis rendu compte que j'étais sensible ».

Daniel en convient, lui aussi : la connaissance de soi-même passe aussi par le dialogue. « Lorsque je me présente auprès d'une personne inconnue, je ne sais pas quel est son point de vue par rapport à moi. Elle non plus ne sait pas ce que j'attends. On apprend ainsi beaucoup de choses sur soi, à commencer par le langage corporel, la façon d'aborder. On ne vit pas les mêmes choses, donc on ne sait pas si la personne va bien ou mal le prendre. Mais j'ai toujours eu des retours positifs, ce qui me permet de partager mon témoignage ».

Se connaître est une étape nécessaire pour parler de sa culture, comme le rapporte Vincent, qui animait des ateliers sur les discriminations pour l'Afocal : « Un participant m'a dit 'Il faut que j'apprenne à parler de mon pays pour pouvoir garder le bon souvenir que j'en ai, malgré toutes les difficultés que j'y ai rencontrées' ».



« À chaque fois que je rencontre l'autre, à chaque fois que je rencontre quelqu'un, il semblerait que Dieu me fasse cette fameuse blague où j'ai l'impression de rencontrer quelqu'un et, en réalité, je me rencontre moi-même. Un effet miroir a lieu et je finis par apprendre à mieux connaître ce que je suis et ce en quoi je crois, c'est ce que j'essaie de vivre au quotidien. »

Radia Bakkouch, présidente de Coexister et intervenante durant l'Université

« POSER UN NOM SUR MES CROYANCES »

De son côté, Felona a été « très touchée » dans son humanité par la cérémonie du lavement des pieds, à l'exemple de Jésus dans l'évangile. Il s'agissait de se laver les pieds les uns les autres. Jeanne souligne également un moment fort. « Certaines personnes sont venues pour voir et écouter. Nous avons tous un regard bienveillant les uns envers les autres, avec de l'humilité. » Pour la Bretonne, cette réunion avec soi-même est aussi passée par la prière, lors des matinées à l'Oasis, où trois tentes étaient mises à disposition : l'une pour la prière chrétienne, une autre pour la prière musulmane et une tente de méditation, pour les personnes sans confession. « Quand je suis allée prier dans la tente catholique, on entendait la prière musulmane à côté, en même temps que la musique de la tente de méditation. On savait que les autres étaient aussi à côté de nous, pour porter leurs prières de façon positive pour le monde ». Un sentiment partagé par Mathilde, catholique elle aussi : « Prier à l'Oasis, c'était quelque chose d'assez fort parce qu'on était tous en train de prier ou de méditer, à côté des autres et en même temps ensemble, dans un respect

total. Ça fait du bien par les temps qui courent ».

Jeanne a trouvé un écho à ces émotions lors de la conférence à la cathédrale, et notamment dans l'intervention du poète franco-syrien Khaled Roumo : « Il a rappelé que, si on a notre religion et notre Dieu, ils ne faut pas oublier qu'on est tous des êtres humains, qu'on a tous un cœur et que c'est surtout à travers ce cœur qu'il faut se regarder et s'écouter. Je me suis dit que si tout le monde s'en tenait à ça, beaucoup de choses changeraient. »

L'intervention de Khaled Roumo, comme celle de Mgr Aveline, évêque auxiliaire de Marseille chargé des relations interreligieuses à la Conférence des évêques de France, ont aussi résonné dans le cœur de Mathilde : « Le message porté était de mieux connaître l'autre, mieux se connaître soi-même, ne pas voir la différence comme un obstacle mais comme un lien. Il y a une phrase qui m'a marquée : Dieu a fait la multiplicité, on ne sait pas pourquoi, ce n'est pas à nous de juger, donc on doit l'accepter et l'aimer », se souvient la bénévole de Créteil.

Pour Marion, de Young Caritas Essonne, ces journées à Saint-Malo lui ont « permis de poser un nom sur mes croyances. Je me suis qualifiée d'agnostique parce qu'on m'a demandé de dire ma religion mais, dans la vie de tous les jours, je ne me dis pas appartenir à tel ou tel mouvement. Je ne pose pas de mot dessus. Ça m'a permis d'y réfléchir un peu ». Par ailleurs, le fait de se retrouver avec autant de personnes différentes « apporte une certaine ouverture d'esprit. On essaie de mieux comprendre l'humanité, pourquoi on est à la fois si différents et en même temps tous pareils. Ce sont des questions que je me pose souvent », estime la bénévole. ■

LES COULISSES D'UN ÉVÉNEMENT

Ce livret parle de nos réussites. Mais ces témoignages n'existent que parce que nous nous sommes donné du temps pour essayer. Nous avons en effet tenté plusieurs formules en petit groupes sur des week-end de préparation.

Nous n'avons pas trouvé du premier coup. Il y a eu des erreurs, qui ont donné lieu à de grandes discussions et des débats... Cela nous a permis d'avancer et de mieux « se connaître », en discutant, entre « pour » et « contre », entre « satisfaits » et « insatisfaits »... Elles nous ont appris à comprendre ce que nous sommes, à libérer des tabous.

Parmi nos sujets de débat : « Peut-on faire un temps ouvert à tous dans une chapelle ? », « Prendre un extrait de l'évangile comme un texte de sagesse et non comme Parole de Dieu ? », « Comment prier ensemble lorsque nous ne partageons pas la même foi ? »

Débats passionnés et passionnants, qui font déjà partie de cette démarche d'oser et de chercher ensemble. Débats qui n'ont de sens que si l'on est capable d'entendre ses propres limites et

ses erreurs. Oui, nous nous sommes trompés, certaines personnes ont pu se sentir « piégées ». Mais pourquoi ? Expliquons-nous. Parlons-en, avec respect et bienveillance. La prochaine fois, on fera mieux. Il nous a fallu oser une première fois. Rater complètement. Et se remettre de cette déception pour oser à nouveau.

C'est de ces erreurs qu'est venue, entre autre, l'idée de « l'Oasis » : lieu spirituel où chacun est à côté de l'autre mais tout n'est pas toujours partagé. C'est parce que nous avons pris des risques que nous avons pu nous adapter et proposer le lavement des pieds. C'est en écoutant les retours de l'année précédente que nous avons pu proposer un lieu de culte pour les musulmans plus adapté, et qu'ils ont pu nous inviter à découvrir sans que cela les gêne.

Cela n'a pas été un long fleuve tranquille. Nous avons cependant réussi à mettre en pratique ce que disait Jacques Brel : « Nous n'étions pas du même bord, nous n'étions pas du même chemin, mais nous cherchions le même port. »

Emmanuel Curis
Chargé de projet Young Caritas

SE DÉPLACER

« Je pense que ce qui a marqué de façon large, c'était cette liberté de pouvoir échanger et exprimer sa vision sur des sujets qui peuvent être conflictuels parce qu'on parle de religions, de convictions très personnelles qui peuvent causer plein de conflits dans le monde. Ça a été très apprécié », relate Geneviève. En effet, l'un des objectifs de l'Université d'été était de dépasser la peur de mal faire, de blesser des personnes ou des communautés.

« On a toujours peur de mettre les pieds dans le plat, d'être maladroit dans les premiers échanges, de ne pas poser les bonnes questions. Je crois qu'on l'était tous quand on voulait vraiment rencontrer l'autre. Mais au bout d'un moment, les barrières tombent », assure Jeanne.

Felona le confirme : « Il n'y avait pas de barrière entre les personnes, ce qui m'a vraiment permis de connaître d'autres cultures. J'étais avec des amies angolaises et togolaises : elles nous ont appris leurs jeux d'enfance. Des jeux de pieds qui ressemblaient à des danses », se réjouit la référente de Young Caritas Poi-

tiers. La Malgache a aussi été agréablement surprise par la diversité des intervenants lors de la conférence à la cathédrale : « Je n'avais jamais vu un musulman prendre le micro dans une église catholique. C'était incroyable ». Et, surtout, « personne n'a essayé de convaincre que telle pratique religieuse était meilleure ou moins bonne qu'une autre », se souvient Felona. « Tout le monde s'engageait dans un dialogue respectueux. Je pense que le message a été transmis ».

Yassine, un migrant somalien de 28 ans, s'est rendu dans un atelier où il a appris « comment promouvoir la paix entre religions pour le bien-être de la société. L'équipe catholique et l'équipe musulmane ont partagé leurs idées. D'une manière générale, voir autant de personnes de différentes religions réunies, ça a été une très bonne expérience pour moi », relate le jeune homme, qui réside dans un centre d'accueil pour migrants, à Créteil. « Lors des interventions à la cathédrale, il y avait tellement de gens de différents pays autour de moi : des Allemands, des Asiatiques, des Africains, des gens du Moyen-Orient... Pour moi, quelle que soit notre croyance, nous sommes tous des



“ Je pense que si on se met vraiment à l'écoute de l'autre, alors on peut être à l'écoute de ce que l'autre me dit de Dieu. Et je peux aussi avoir l'audace de dire ce que je crois et comment je le vis. Le dialogue, ce n'est pas de faire semblant qu'on est comme l'autre, parce que l'autre attend de moi que je sois moi-même, sinon ce n'est pas un dialogue. Il ne s'agit pas de chercher un accord sur ce que nous croyons. Il s'agit de partager humblement les fruits spirituels de nos fidélités à des normes de foi différentes. ”

**Mgr Jean-Marc Aveline,
diocèse de Marseille
et intervenant durant l'Université**

êtres humains. Toutes les religions croient dans un Créateur, et toutes les religions prient pour Dieu », confie Yassine.

Daniel, qui s'est rendu à un atelier sur le mariage islamo-chrétien, y a reçu « un bon témoignage pour faire comprendre aux gens que l'islam et le christianisme ont des points communs qu'on doit mettre en valeur ».

Toujours sur le mariage entre chrétiens et musulmans. Mathilde a tenu, elle, une conversation pendant une heure : « La personne avec qui on parlait était à 90 % convaincue que ça ne pouvait pas marcher. Avec une amie de ma délégation, on avait plutôt le discours inverse, considérant que si les choses sont mises à plat dès le début de la relation, le fait de croire en un Dieu différent ne peut pas être un obstacle.

Ça rejoignait des questions de laïcité, de différences culturelles qui sont parfois assimilées à de la religion ».

Mais l'atelier ayant le plus marqué la bénévole du Val-de-Marne était intitulé « Le dialogue interreligieux oblige-t-il à l'autocensure ? ». « Il était mené par un prêtre catholique et par Khaled Roumo, le poète et intellectuel musulman. Leur manière de présenter les choses était extraordinaire. Comment à la fois respecter l'autre et ne pas renier la différence ? Les interventions des personnes dans l'assistance permettaient à la fois d'apprendre des choses mais pouvaient surprendre, car certains gardaient une fermeture d'esprit, chose curieuse dans ce type de rassemblement ».

SUR UN CHEMIN

De ces échanges, Mathilde a retenu un enseignement essentiel : « Tu as tout intérêt, en tant que chrétien, à ce que le musulman soit un bon musulman, et ce dernier a tout intérêt à ce que tu sois un bon chrétien. Car dans toutes les religions, le message est un message d'amour de Dieu et du prochain. Si l'autre porte ce message au fond de son cœur et le met en pratique tout au long de sa vie, même si on n'a pas la même manière de pratiquer, on agit pour le bien-être de l'humanité ».

Et cet amour de l'autre passe par la compréhension des différences : « Par exemple, chez les musulmans, les mauvais esprits sont les djinns, qui se situent dans un monde parallèle au nôtre, résume Mathilde. Cette conception peut éclairer la manière dont nous, chrétiens,

envisageons les démons, car on ne voit pas les choses de la même manière. Ça ne veut pas dire qu'une conception est meilleure que l'autre pour autant mais ça permet de mieux saisir les particularités des uns et des autres. En disant la différence, tu comprends mieux ce en quoi tu crois et tu comprends mieux ce en quoi l'autre croit, en gardant à l'esprit qu'il s'agit du même message d'amour dans le fond ».

Mathilde a aussi suivi, avec intérêt, un atelier proposé par l'association Coexister : « C'étaient des cas pratiques. On faisait des petits jeux de rôle et il fallait voir comment réagir dans différentes situations où il y a des différences religieuses ou culturelles importantes, comment faire pour que ton intégrité soit respectée mais que celle de la personne en face le soit tout autant. C'était très intéressant ».

Daniel, Congolais de confession baptiste, a eu le temps d'échanger sur certaines de ces différences : « Pour les chrétiens, Jésus est le fils de Dieu. Pour les musulmans, c'est un prophète. Pour les athées, Dieu n'existe pas ». Ces divergences n'empêchent pas Daniel de reconnaître des points communs importants entre croyants et athées : « Déjà, le fait de croire en soi-même, c'est croire en Dieu, car nous sommes tous des créatures de Dieu. Nous partageons tous les valeurs de charité, de tolérance, de non-violence, de respect et d'amour. »

Jeanne a, elle aussi, cherché à « comprendre les personnes athées qui ne se retrouvent pas dans un Dieu ou dans une religion, mais qui portent cet amour, cette espérance. Et en les écoutant, on le comprend très bien, que ce soit

à travers leur vie personnelle ou parce qu'elles sont sur un chemin. Elles n'ont pas envie d'aller plus vite que la musique. ». Concernant la religion musulmane, « il y a beaucoup de choses que l'on pense connaître mais qu'on ne connaît pas du tout, reconnaît la bénévole du Secours catholique de Quimper. Les échanges amenaient aussi à des sourires car, quand une personne me racontait qu'elle priait tous les matins selon le rituel musulman, je lui disais que je prie, moi aussi, quand je me lève le matin ».

Un matin, les participants étaient invités à se retrouver pour un temps interspirituel : « Tous ensemble, on s'est donné la main, les chrétiens priaient le Notre Père, les musulmans récitaient la Fatiha et les agnostiques reprenaient 'Imagine' de John Lennon. Pour moi, cette chanson était très symbolique de ce week-end. C'était un temps de partage extraordinaire », raconte Jeanne.

Marion a retrouvé ce sentiment de partage à la conférence plénière, dans la cathédrale : « Le poète musulman et le prêtre ont fait des citations de textes sacrés de chacune de leur foi. C'était intéressant de me retrouver dans certains textes », relate la bénévole, qui se définit comme agnostique. « Quelle que soit la confession, ça peut parler à tout le monde. C'était un message d'amour, joyeux et très positif, sur le partage ».

DES PRÉJUGÉS À LA DISCRIMINATION

Mais se déplacer vers l'autre implique aussi de confronter ses points de vue. Vincent, qui

“ La personne qui a la foi en Dieu, si elle ne sait pas dialoguer et partager spirituellement avec les autres religions mais aussi avec les athées et les agnostiques, elle ne sait pas dialoguer au sein de sa propre religion. Elle devient intégriste et fanatique. L'ouverture sur l'humanité entière est une condition *sine qua non* de l'ouverture sur les membres de sa propre communauté ”

Khaled Roumo,
poète musulman
et intervenant durant l'Université

a animé quatre ateliers sur les discriminations, rapporte qu'il y a eu « de la découverte et du répondant » entre les participants. « Nous commençons par un travail de définition, de compréhension de ce que sont un stéréotype, un préjugé, une discrimination. Nous avons réfléchi à l'expérience de la classe divisée, ce qui a permis aux personnes de prendre conscience de la rapidité que peut avoir un phénomène discriminatoire dans la tête des gens, en l'occurrence d'enfants. Il y a eu un vrai travail de prise de conscience par rapport à l'autorité et au conformisme de groupe. J'ai vraiment senti cette attention particulière à quel regard je porte sur l'autre, de quelle manière je peux agir pour favoriser le vivre-ensemble ».

« Les discussions étaient forcément teintées des problématiques que les participants rencontrent, raconte Vincent. C'est une bonne chose, car l'objectif de l'atelier n'était pas de déplorer le mal ambiant mais de permettre à chacun de prendre

conscience que, quelle que soit sa culture, son origine, sa religion, qui peut être discriminante, on a d'abord un regard humain empreint, de temps à autre, de préjugés. Et dès lors que l'on pose des actes ou des paroles sur ces préjugés, ça devient des actes de discrimination. La plupart des personnes avec qui j'ai échangé m'ont avoué que ça leur faisait un bien fou de pouvoir converser autour de ça parce que, d'où que l'on vienne, on a tous ce potentiel de discriminer ».

L'animatrice de l'Afocal se souvient aussi de « deux autres jeunes, venant du même pays d'Afrique mais n'appartenant pas à la même ethnie » qui ont eu un échange devant lui. « Dans leur situation de migrants, ils se retrouvaient d'abord comme personnes de la même nationalité, même si on sentait qu'il pouvait y avoir des petites tensions dans l'échange. Les gens étaient d'abord là pour se rencontrer. Quand quelqu'un voulait s'exprimer, on l'écoutait avec un profond respect ».

Jeanne a, elle aussi, été marquée par des récits de migrants qu'elle a rencontrés : « Ils parlent de leur parcours, de comment ils sont arrivés en France, de manière très simple, avec les faits. Ils ne se rendent pas forcément compte de la difficulté ou de l'incohérence de ce qu'ils vivent par rapport à leur âge, ni des dangers qu'ils ont affrontés. Mais ce qui leur importe, c'est leur intégration chez nous. Il m'ont demandé, par exemple, quand il convenait de vouvoyer ou tutoyer une personne. J'ai aussi été frappée par leur force, après tout ce qu'ils ont vécu. Ils ont sûrement plein d'émotions à l'intérieur, mais ils ne laissent rien transparaître. »

Jeanne a connu le même sentiment en échangeant, dans son groupe, avec des personnes

en grande précarité : « On essaie de se mettre à la place de l'autre mais ce n'est pas toujours facile. On est très touché mais on ne sait pas comment on ferait pour tenir, nous-mêmes, dans ces situations. Ce qui est remarquable, c'est que ces personnes ont toujours plein d'énergie ».

À Saint-Malo, tout le monde avait le droit à l'attention, jusque dans une pièce de théâtre

proposée à la fin de l'Université d'été, comme le raconte Mathilde : « Je pense qu'on s'est tous retrouvés dans ce qui a été dit. J'ai su, après coup, qu'ils s'étaient inspirés de phrases que les gens avaient prononcées au cours du week-end. C'était émouvant de voir que la situation de personnes qui ne considéraient pas leur histoire comme importante ait pu être présentée devant tout le monde ». ■

YASSINE TÉMOIGNE

« Ayant grandi en Somalie, j'ai étudié la médecine à Pékin, de 2011 à 2015. Par la suite, au décès de mon père, j'ai du retourner dans mon pays début 2015. J'ai travaillé dans un hôpital et j'étais bénévole dans une école pendant trois mois. Mais la situation dans le pays étant devenue horrible, j'ai décidé de quitter la Somalie pour venir en France.

Arrivé à Paris, gare du Nord, en plein mois de décembre, je ne connaissais personne. Je suis allé directement à Stalingrad, car on m'avait dit que c'était là que se trouvaient les migrants. J'y suis resté un mois. C'était horrible. Il n'y avait personne pour aider, je ne savais pas où aller pour suivre des cours de français, où faire ma demande de statut, trouver un appartement, etc. Un vrai manque d'informations.

Quelques mois, plus tard, je suis arrivé dans un centre d'accueil pour réfugiés, à Créteil. Après toutes les diffi-

cultés que j'ai dû surmonter, je me suis demandé comment je pouvais aider les migrants qui arrivaient, comme moi, sans famille et sans argent. Je voulais leur apporter des informations pour se loger, suivre des cours de français, faire leur demande de titre de séjour. N'ayant pas le statut de réfugié, je ne peux ni travailler ni continuer mes études. J'ai donc créé l'association Réseau des exilés en France. Nous facilitons notamment les échanges avec l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides) pour les demandeurs d'asile et nous aidons à traduire des documents. Nous donnons aussi des cours d'arabe à nos bénévoles, pour communiquer avec les migrants, arabophones dans leur majorité.

À Saint-Malo, on m'a proposé de travailler sur des projets communs avec le Secours catholique. Les bénévoles seront d'une grande aide pour développer l'association ».

S'ENGAGER

90 créneaux d'ateliers, avec une cinquantaine d'intervenants. « Pour éviter l'entre soi, le Secours catholique a fait intervenir, outre des membres des Young Caritas de France et de l'étranger, plusieurs partenaires sur le thème interculturel et interreligieux », précise Geneviève, membre du « Copil », le comité de pilotage de l'Université d'été.

Marion s'est rendue à un atelier de Coexister, pour « voir comment une autre association définit l'interculturel. Ça se rapproche de la manière de l'aborder chez Young Caritas. Ce qui change, c'est que chez Coexister, toutes leurs actions tournent autour de ça, alors que les actions de Young Caritas ne sont pas centrées autour de l'interculturel. Chez nous, ça devient interculturel par les rencontres et les bénévoles. Mais les deux approches sont intéressantes ». La jeune bénévole de Young Caritas Essonne a aussi pu comparer son niveau d'engagement à celui d'une association brésilienne luttant contre l'acaparement des terres : « Les jeunes y sont vraiment impliqués de façon très militante, pas du tout à la même échelle que nous. Ils occupent des terrains pour défendre leurs idées ».

Jeanne, du fait de sa participation en tant que bénévole en responsabilité, n'a pas pu participer à autant d'ateliers qu'elle l'aurait souhaité. « J'en ai fait un avec l'ONG Fidesco, sur les missions humanitaires. On se rend compte qu'il y a plein de choses à faire, en France comme à l'étranger. Là aussi, on a partagé avec le groupe, composé de gens de tous les horizons, notre vision sur l'humanitaire, sur la charité. On avait tous les mêmes regards sur la nécessité d'être présent pour l'autre ».

Selon Vincent, les nombreux ateliers « ont conforté ceux qui mènent déjà des actions sur l'interculturel, l'interreligieux. Ça a aussi donné des ailes à d'autres qui m'ont dit : 'ce que tu nous a montré là va peut-être nous mener à développer des types de rencontres autour du sport, par exemple' ».

Si Vincent avait « déjà vécu des événements avec une dynamique internationale, rassemblant un plus grand nombre de personnes que cette Université d'été, notamment par le scoutisme », il reconnaît qu'il y avait, à Saint-Malo, « un nombre de nationalités impressionnant. C'est aussi ça qui a fait la richesse du temps fort », estime l'animateur de l'Afocal.

LA PARADE SUR LES REMPARTS, DANSES, CHANTS, APPLAUDISSEMENTS...

Un temps fort qui a culminé avec la parade sur les remparts et dans la ville. « C'était l'occasion de faire comprendre aux habitants que nous n'étions pas là pour la première fois et que nous les remercions pour leur hospitalité, explique Daniel. Ça nous a aussi permis de nous rapprocher d'autres personnes qu'on ne voyait pas forcément dans les ateliers. Quand on chante, on danse, on bouge, ça permet de faire de belles rencontres ». Jeanne y a vu une « symbolique forte, au bord de l'eau. Certains n'avaient pas vu la mer depuis des mois du fait de leur parcours. Ils y ont retrouvé des sensations, des émotions hyper fortes. C'était génial de partager ça ».

« Quand on a commencé à mettre le bazar avec les djembés, les chants, les danses, on a vu des personnes ouvrir les fenêtres les sourcils froncés, se demandant ce qu'il se passait, raconte Mathilde. Mais au bout de deux ou trois secondes, quand ils voyaient qu'on faisait simplement la fête avec plein de banderoles portant des messages d'amour, les gens se sont mis à nous applaudir. On voyait des sourires, les enfants accouraient. On est passé devant une maison de retraites où les résidents nous envoyaient des baisers ».

« C'était intéressant de voir qu'on était assez bien reçus par les personnes que l'on croisait, renchérit Marion. J'ai aperçu des gens qui venaient demander ce qu'on faisait, de manière bienveillante ».

« On a pu montrer qu'il était possible de vivre ensemble malgré la différence culturelle et religieuse, ajoute Felona. Je pense que le message a été transmis ».

Mathilde en convient : « C'était extraordinaire de se dire que, en ne faisant que marcher, on arrive à faire passer un message. Ça donne le sentiment d'avoir un minimum servi à quelque chose ».

SAINT-MALO, UN LABORATOIRE D'EXPÉRIENCES POUR LE SECOURS CATHOLIQUE

« Ce serait une grande chance de pouvoir revivre cet événement, assure Jeanne. Je pense que c'est important de promouvoir ces temps interculturels/interreligieux ». La Finistérienne voit d'ailleurs la possibilité de réadapter certaines activités dans les délégations, comme « la conférence, le dîner ou les échanges dans les fraternités ».

Même son de cloche chez Mathilde : « Notre frustration, c'est de se dire qu'on a vécu de très beaux ateliers, et qu'on n'a pas l'occasion de vivre ces moments-là en délégation. Il est aussi dans nos projets de monter des mini-conférences à l'échelle locale ou régionale ».

Pour ce qui est de l'Université d'été, « il faudrait reconduire tout ce qui s'est passé à Saint-Malo, car tout s'est bien passé, considère la bénévole du Val-de-Marne. Car, s'il y a eu des difficultés dans l'organisation, on ne les a pas ressenties. Le format ateliers le matin et le temps un peu plus libre en équipes, l'après-midi, ça fonctionne bien ».

Si Marion a, elle aussi, apprécié les temps en petits groupes, elle relève tout de même que « le programme était très chargé. Si on voulait faire tous les ateliers, on ne dormait plus ». Daniel émet, pour sa part, l'idée d'« organiser, la prochaine fois, la conférence plénière dans un milieu neutre ».

Geneviève, membre du comité de pilotage, regrette quant à elle que « la plupart d'entre nous (du comité de pilotage, NDLR) n'aient pas pu participer à l'événement. On s'est rendu compte que c'était important de pouvoir le vivre aussi avec les participants, pour faire du lien entre ceux qui organisent et ceux qui le vivent. En tant que référente jeune pour le Val-De-Marne, j'aimerais qu'on insiste sur le fait que l'Université d'été soit vraiment portée par les jeunes. Qu'ils soient, l'année avant, dans la préparation, dans la réflexion et dans l'organisation. Que pendant l'Université d'été, ils puissent être impliqués, chacun selon ses moyens, au service des repas, par exemple ».

La référente se réjouit, en revanche, de « la diversité des personnes qui constituaient le Copil. Il y avait des salariés, des bénévoles, des stagiaires. Ça croisait différents pôles, avec des gens de différentes délégations. ». Du point de vue interreligieux, Geneviève souhaite continuer à travailler avec le diacre du diocèse de Créteil chargé des relations avec l'islam, qui a participé à l'événement, « pour porter cette dimension avec les jeunes au Secours catholique ».

« ON EST ENCORE PLUS MOTIVÉS QU'AVANT »

Suite à cet événement, Vincent, de l'Afocal, voit « une très grande capacité de partenariat entre nos deux structures, tant dans la partie organisation de réseaux que dans la partie plus fondamentale, éducative, participative et citoyenne ».

Yassine, qui a monté l'association Réseau des exilés en France (voir son témoignage par ailleurs), reconnaît, lui aussi, que « le Secours

catholique a beaucoup d'expérience pour aider les gens, depuis longtemps. Je leur ai dit que l'on pouvait certainement collaborer ». Devenu bénévole pour Young Caritas, le demandeur d'asile révèle travailler, avec le Secours catholique, « sur un projet pour aider les gens dans la rue, trouver des solutions à leurs problèmes ».

Cette Université d'été a également conforté les bénévoles au sein même de Young Caritas. « Juste avant le départ pour Saint-Malo, on m'avait demandé si je voulais être référente pour les Young Caritas du Val-de-Marne. J'avais dit que je ne pouvais pas, faute de temps. Finalement, quand je suis rentrée de Saint-Malo, j'ai accepté », reconnaît Mathilde.

« On est encore plus motivés par rapport à notre action au CHUM (Centre d'hébergement d'urgence pour migrants), ajoute Marion. Sur les 50 personnes venues, en bus, de l'Essonne, la moitié étaient des migrants du centre. On avait commencé à organiser des activités (repas, visites au musée) avec eux, depuis février, mais on ne se voyait pas de manière très régulière. On s'est dit que les inviter à Saint-Malo, avec nous, serait l'occasion de se voir plus longtemps, dans un autre cadre. Ça a motivé pas mal de jeunes à continuer cette action ».

Bénévoles, cadres du Secours catholique, ou simples participants de tous horizons... Pour chacun d'entre eux, ces quatre journées à Saint-Malo semblent avoir tenu leurs promesses. Aller vers l'autre et s'ouvrir à lui, tout en prenant conscience de son humanité et de sa propre identité, s'avère être un grand pas vers l'engagement collectif. ■



ET MAINTENANT...

OSONS !

« Catholique » est un mot parfois lourd à porter. Mot usé, galvaudé par l'histoire et passé de mode aujourd'hui, il semble avoir perdu de sa pertinence, et même de son sens. On s'en sert comme on enfle un manteau avant de sortir dans le froid. Mais finalement ce manteau reste extérieur à soi. Pourtant catholique est le plus joli mot qui soit car il signifie « universel ». Bien souvent, notre Église l'oublie, se retranchant dans sa citadelle au cœur d'un monde qui lui apparaît hostile.

J'ai fait l'expérience de l'universel en août 2017, lors des dernières Universités d'été des Young Caritas. Et de quelle manière ! Plus de 700 jeunes de 40 nationalités différentes, croyants ou pas, chrétiens et musulmans... Durant quatre jours, ils éprouaient dans leur chair la fraternité comme une réalité à vivre. Et c'est l'Église, à travers le Secours Catholique, qui leur offrait de le vivre. Je ne dis pas cela pour récupérer l'événement et ce qui s'y est passé. Je le souligne car c'est à mes yeux une manière magnifique d'être fidèle à sa vocation que de vivre ainsi l'accueil et la fraternité. Et tout bien réfléchi, il n'y a pas d'autre manière d'être... catholiques !

Je suis rentré chez moi, à Lannion en Bretagne, plein de ces rencontres, des émotions qu'elles ont

suscitées, des questionnements et des colères aussi. Comme lorsque Yacir, jeune soudanais, me montrait ses bras tailladés en disant : « C'est en Libye qu'on m'a fait ça. Ils ont fait de moi un esclave. » Rencontre en forme de coups de poing dans l'estomac, quand l'autre, deux fois plus jeune que moi, semble avoir vécu quatre fois ma vie tellement les obstacles et épreuves ont été nombreuses sur son chemin. Alors mon regard a changé. J'ai découvert que dans ma petite ville, ils étaient nombreux ces jeunes migrants demandeurs d'asile. J'ai tenté de les rencontrer, d'entrer en relation, pour provoquer quelque chose... Et nous avons eu l'idée d'un tournoi de foot.

Ils étaient 32 participants ce dimanche-là, et parmi eux trois jeunes lycéens français. L'après-midi a été chaleureuse, pleine d'humour. L'un d'entre eux m'a dit : « La présence de ces trois jeunes nous apporte de la considération. » Je me suis dit que ce petit fait révélait leur profond désir d'être accueillis, reconnus pour ce qu'ils sont : des jeunes en quête d'un devenir possible, d'un avenir meilleur. Avec quelques amis, nous proposons depuis une permanence au local du Secours catholique tous les mercredis. C'est le début d'une histoire qu'ils auront à créer avec nous.

Catholiques ou pas, il ne s'agit pas tant de croire en Jésus Christ que de vivre à sa manière : accueillant et aimant rencontrer l'autre en se mettant à son service pour l'aider à ouvrir l'avenir, son avenir et le nôtre. Dans cette histoire, nul ne sait qui apporte le plus à l'autre. Osons !

Patrick Salaün – prêtre
Accompagnateur spirituel des Young Caritas

POUR ALLER PLUS LOIN

« Ensemble, construire une société juste et fraternelle ». Cette phrase, qui nous est chère au Secours catholique, commence par le plus important : « Ensemble ». Nous ne pouvons construire une société où chacun a sa place que si nous prenons le temps de considérer l'autre pour ce qu'il est, et non ce que nous pensons qu'il doit être.

Les Young Caritas le vivent au quotidien : à travers une boutique solidaire, via un café aux côtés des personnes faisant la queue devant la préfecture, dans l'accompagnement scolaire dans les bidonvilles... ou encore, en visitant nos frères et nos sœurs vivant dans la rue.

Fort de ces expériences, ce livret est une invitation à chacun d'entre nous à oser aller à la rencontre. Inspirons-nous de ces jeunes qui ont su nous montrer que c'est possible.

Maintenant, notre défi, c'est d'oser tracer des lignes où l'on peut vivre une rencontre entre personnes de différentes spiritualités, sans prosélytisme ni syncrétisme. C'est d'oser une rencontre qui soit enrichissante pour les deux personnes, sans vouloir assimiler l'autre et l'effacer. C'est de

s'inviter dans nos églises, nos mosquées, nos synagogues, nos temples ou nos cafés philo...

Notre enjeu à tous est d'oser le vivre avec des personnes que l'on connaît ou pas, que l'on croise dans la vie de tous les jours, dans nos lieux de vie et d'engagement. C'est d'aller interpellier les décideurs politiques pour demander ces espaces de rencontres. C'est d'inviter son voisin du dessus et sa voisine d'à côté à vivre cette rencontre.

Nous réussissons ainsi à poser les bases d'une société juste et fraternelle, qui prend soin de chacun de ses membres, quelques soient leurs différences ou leurs fragilités.

Près de 10 000 jeunes s'engagent au Secours catholique dans cette aventure collective. Tu as entre 18 et 35 ans ? Rejoins les Young Caritas. Relève le défi et deviens toi aussi acteur du changement ! Ensemble.

Emmanuel Curis
Chargé de projet Young Caritas

secours-catholique.org

 **Secours Catholique-Caritas France**
youngcaritas.siege@secours-catholique.org



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**